

LES CAMARADES

de Mario Monicelli

Avec Marcello Mastroianni, Bernard Blier, Annie Girardot...

Italie/France/Yougoslavie – 25 octobre 1963 –

version restaurée 31 octobre 2018 – 2h10

V.O.S.T.



Dimanche 24 mars 2019 19 h

Lundi 25 mars 2019 19 h

Mardi 26 mars 2019 20 h

À (re)voir

Mario Monicelli : scénariste et réalisateur italien né en Toscane le 15 mai 1915 et mort le 29 novembre 2010 à Rome. Il fait ses débuts de scénariste en 1940, puis ceux de réalisateur en 1949 avec *Al diavolo la celebrita* qui inaugure une série de comédies avec Totò réalisées en collaboration avec Steno. De la comédie néoréaliste *Gendarmes et voleurs* (1951) à la farce amère *Un bourgeois tout petit petit* (1977), sa trajectoire représente l'évolution du cinéma italien de l'après-guerre. Parmi ses films récents, nous pouvons citer : *Pourvu que ce soit une fille* (1985), *Rossini, Rossini !* (1991), *Une famille formidable* (1991). Le festival de Montpellier lui a rendu hommage en 1985. Il revient en 2003 dans le cadre de l'hommage à l'acteur Totò. Puis, en 2007, il présente ce qui sera son dernier film *Les Roses du désert*.

En réalisant *Les camarades*, son film préféré, le cinéaste Mario Monicelli a peut-être fait la plus pure synthèse de ce qu'aura été le cinéma populaire italien produit en Italie entre l'après-guerre et le début des années 70 : un unique et poignant mélange de comédie populaire et d'observation acérée de la société (...)

Comme il s'agit des premières revendications sociales, plutôt de la première grève déclenchée au sein d'une usine de textile vers la fin du dix-neuvième siècle à Turin, on peut dire que cet ouvrage est à la fois un document, une chronique et une épopée dans la tradition des grands films révolutionnaires.

Yvonne Baby - *Le Monde* - janvier 1966

(...) **Tout le film** oppose et questionne la notion de l'individu et du collectif. Le collectif ne fonctionne dans un premier temps que pour l'entraide (les collectes quotidiennes pour les ouvriers accidentés) et courber l'échine. L'habitude de la soumission et l'avenir incertain anéantissent les timides tentatives de rébellion. Monicelli fragmente l'unité fragile par sa mise en scène, avec un montage séparant les ouvriers lorsqu'ils s'allient pour terminer une heure plus tôt. Le malheureux Pautasso (Folco Lulli), désigné pour sonner l'alarme de ce départ anticipé, est, dans une composition de plan saisissante, associé à un enfant pris en faute par les adultes pour cette initiative finalement solitaire. Les entrevues (ou du moins tentatives) entre les travailleurs et les patrons relèvent de ce rapport de forces biaisé que Monicelli traduit également par l'image. La première rencontre se fait avec un sous-fifre méprisant et voit les revendications (avancées de manière trop respectueuse) bloquées dans une dimension spatiale où la simple parole d'un individu "supérieur" leur interdit l'accès au bureau. Lorsqu'ils reprennent le cours de leur demande durant la même scène, il s'agira d'un monologue dans le vide puisque l'interlocuteur s'est éclipsé à leur insu, dans le plus grand mépris de cette parole modeste. La seconde entrevue est plus vicieuse encore, jouant d'un dialogue paternaliste et condescendant des patrons avec à nouveau un rapport spatial plus classique mais significatif (les patrons assis à leur bureau et les ouvriers debout et penauds) témoignant du déséquilibre de ce rapport de forces. C'est d'ailleurs une notion qui se prolonge à toutes les strates du pouvoir, le vieux patron d'entreprise faisant preuve d'un dédain qui passe par les mêmes idées formelles. Il domine ses subalternes tout en étant cloué dans son fauteuil roulant et il interdira à l'un d'eux l'accès aux festivités de son foyer (pour tenue inappropriée) tout comme celui-ci avait plus tôt bloqué son bureau aux ouvriers.

Le collectif semble donc plus être un prolongement de la peur qu'un espace de lutte. L'individu se manifestera d'abord dans une forme de survie résignée avec le personnage du Sicilien, objet de rejet social au sein même des ouvriers, puis avec Niobe (Annie Girardot) qui a préféré vivre de ses charmes plutôt que du labeur de l'usine - et en subissant, elle, un rejet moral. Il faudra donc l'arrivée de l'intellectuel Sinigaglia (Marcello Mastroianni) pour affirmer la révolte (...).

Justin Kwedi - *DVD Classik.com* - 1^{er} novembre 2018.

La nuit est à deux doigts de laisser la place au jour. Dans la pauvre maison, la pénombre pourtant s'annonce constante et la mère secoue son monde. Le plus minot traîne la patte : pas envie d'école, envie d'aller travailler avec son frangin, guère plus vieux, mais qui a déjà l'autorité de celui qui rapporte les sous. On casse la glace pour se laver le bout du nez, le charbon ne prend pas pour cause d'humidité (le charbonnier a pissé dessus rigole l'aîné) on boira le lait froid...

On a été averti dès les premières images par la musique de Carlo Rustichelli, entraînant, gaillarde, volubile : nous sommes en Italie, et si la vie y est dure en ce début des années 1900, elle sait aussi être joviale et drôle. Sur la misère, même du côté de Turin en pleine industrialisation, fleurissent malgré tout l'humour, la chaleur humaine. On y a la répartie facile, la main leste, les engueulades à quatre sous se bousculent, la solidarité y est nécessité vitale : un jour c'est moi demain ce sera toi... fatalement, ça crée des liens. Dans le ciel qui s'éclaircit peu à peu, la cheminée de l'usine signe l'horizon vers lequel marche la petite foule des mal réveillés, mal fagotés, gamelle à la main : il y aura une brève pause à midi et ça ne fait pas lourd dans une journée de 13 ou 14 heures. Chacun prend son poste. Au coup de sifflet, les machines donnent le rythme...

Dès le début, dès les premières notes, les premières images au noir et blanc magnifiquement restauré, on est happé par le lyrisme emballant du film et très vite on comprend qu'il est plus qu'un très beau moment de cinéma : un moment de l'histoire qui raconte la naissance de notre époque actuelle, les premiers balbutiements de la lutte ouvrière...

C'est un travail collectif concerté dans l'enthousiasme par les meilleurs du cinéma italien, Il n'y a pas un mot de trop, pas une scène inutile, pas un personnage qui ne donne du sens et de la finesse à une aventure humaine à la fois douloureuse et exaltante, drôle et tragique. Age et Scarpelli au scénario, Carlo Rustichelli à la musique, Monicelli à la réalisation... un cocktail détonnant que vous retrouverez bientôt (on l'espère) avec *Brancaleone aux croisades* qui raconte le moyen-âge avec la même verve vivifiante et juste que ce film-ci relate la première révolte ouvrière d'Italie.

1905 : dans une fabrique textile, les accidents se multiplient et un ouvrier se fait happer le bras par une machine à tisser. On fait bien une collecte, mais certains s'énervent, une grande gueule dénonce : aujourd'hui lui, mais fatalement d'autres bientôt, les journées sont trop longues, le travail trop dur, trop chichement payé, le repos trop bref. Alors l'un deux lance l'idée : ce soir, on arrête les machines une heure plus tôt. Mais le chef a vent de la fronde, et les laborieux, terrifiés par leur propre audace, n'oseront pas affronter leurs patrons et finiront cette heure jusqu'à la dernière goutte...

La suite, je ne vous la dis pas, mais sachez qu'il n'y a rien de manichéen, jamais, dans les portraits de cette petite communauté humaine : on y est fort et faible à la fois, courageux et trouillard, couillon et subtil, braillard et amoureux sensible... On n'en fait plus beaucoup, des films comme ça, capables de traverser le temps sans prendre la moindre ride, bonifiés par les années qui en font émerger toutes les subtilités.

A noter : Annie Girardot en adorable jeunette qui se prostitue par refus d'un travail qui ne permet pas d'échapper à la misère.

Cinéma Utopia Tournefeuille (31) – mars 2019

Prochaines séances : Semaine western du 28 mars au 2 avril 2019	Les Camarades font écho au « défi de la modernité » tel que conceptualisé par le penseur marxiste italien Antonio Gramsci : Vivre sans illusions et sans pourtant devenir désillusionné.
--	---

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Emboîné 6€ Normales 6,70€
(hors week-ends et jours fériés)